

# LES DRAGONS<sup>2</sup>

FRANÇAIS

ET

# LES HUSSARDS

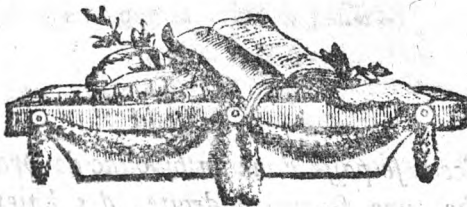
PRUSSIENS,

PETITE PIÈCE EN UN ACTE,

EN PROSE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

*Par le Citoyen VILLIERS, Officier au  
troisième Régiment de Dragons.*



A LIEGE,

Chez la Citoyenne BOLLEN, Imprimeur-Libraire,  
*Quai du Pont-des-Arches.*

---

L'AN TROISIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

---

## PERSONNAGES.

SERVILLI,	<i>Officier Français.</i>
CREUTZER,	<i>Officier Prussien.</i>
LEDOL,	<i>Pere.</i>
JACQUELINE,	<i>Sa Fille.</i>
LEBEAU,	} <i>Dragons.</i>
CHARLES,	
DUVAL,	
ROLAND,	
PERIN,	
UN BRIGADIER.	

Plusieurs Dragons & Soldats Prussiens.

*La Scene se passe dans un bivouac de Dragons : à gauche, une ferme ; à droite, des haies ; sur une hauteur dans l'enfoncement, une Vedette à cheval.*

# LES DRAGONS

FRANÇAIS

ET

# LES HUSSARDS

PRUSSIENS.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUVAL, PERIN, ROLAND, CHARLES,  
LEBEAU, plusieurs Dragons.

*(Ils sont occupés à jouer au brelan.)*

DUVAL.

Il faut espérer que ta veine se passera.

PERIN.

Elle ne l'ennuie pas.

CHARLES.

Mais bien nous, à tous coups des brelans, des grôte  
& un.

LEBEAU : Vous ne savez pas jouer.

ROLAND.

Tu fais tout, toi.

LEBEAU.

Je ne fais pas tout; mais je gagne, & voilà ce qu'il  
faut savoir au jeu. A toi à faire. *(On donne les cartes.)*

D U V A L  
Eh bien, que dis-tu?

L E B E A U.  
Je passe, comme premier.

C H A R L E S.

Cent sols après.

P E R L I N.  
Je les verrai.

R O L A N D.  
Je passe.

D U V A L.  
Dix francs après.

L E B E A U.  
Monsieur est piqué, monsieur veut me faire filer.

D U V A L.  
Comme un autre.

L E B E A U.

Eh bien! vingt-cinq livres.

C H A R L E S.

Moi, je donne mes cent sols.

P E R L I N.

Moi aussi, à vous deux.

L E B E A U.

Tu ne dis rien : allons, regarde bien ton jeu, encore une fois ; il retourne du cœur, le valet à pen-ain-trois dans la main.

D U V A L.

Ne plaifante pas ; si tu les as, tant mieux pour toi : ton reste.

L E B E A U.

C'est-à-dire, le tien.

PERIN, CHARLES, ROLAND.

Cela s'entend:

LEBEAU.

Abat.

DUVAL.

Trois fois.

LEBEAU, éclatant de rire.

Ah, ah, ah, des rois! ils sont bien là, tes rois.

DUVAL.

Voyons.

LEBEAU.

Je commence par ramasser. Tiens, vois-tu celui-là? Il a l'air d'un valet, & c'en est bien un; eh bien, malgré ça, c'est le maître d'un de tes rois : voilà pour ton second, pour ton troisième. Vois-tu tous tes rois, mon ami, leur regne est passé; ils ne valent plus rien, ils ne vaudront rien de long temps.

PLUSIEURS DRAGONS.

Allons, finissons la partie. En attendant notre Brigadier, chante-nous les couplets que tu fis hier.

LEBEAU.

Volontiers.

COUPLETS.

Air : L'amour est un enfant trompeur.

Nous ne craignons plus maintenant

Qu'un cruel terroriste,

Du meurtre de quelque innocent

Vienne g'offrir sa liste;

Par l'humanité réunis,

Nous sommes tous freres, amis;

Quel mal peut-il nous faire? (bis.)

2.

Nous ne verrons plus maintenant  
 Un abbé titulaire  
 Venir insulter fièrement  
 La publique misere :  
 Il prioit Dieu pour votre argent ;  
 Mais nous-mêmes, en le priant ,  
 Ce sera bien mieux faire. (bis.)

3.

AH ! traitons de fou maintenant  
 Celui dont l'âme espère  
 Voir errer encore un instant  
 L'ombre de Robespierre !  
 Nos ennemis les plus certains  
 Ce sont messieurs les Jacobins :  
 Dont il faut se défaire. (bis.)

(Tous.)

Voilà le Brigadier.

SCENE II.

Les Mêmes, UN BRIGADIER.

CHARLES.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

LE BRIGADIER.

Ma foi, rien, si ce n'est que ce ne sont plus les  
 pandours qui occupent le petit poste, mais des huf-  
 fards à grandes moustaches.

DUVAL.

Ce sont des moustaches postiches, car on leur en  
 coupe tous les jours, et j'espère que bientôt nous allons  
 les raser de près.

## L E B R I G A D I E R.

En faisant ma découverte, j'ai trouvé un peloton de ces messieurs nouveaux venus, leur Commandant, m'a dit : Bon jour, camarade ; à demain, nous boirons ensemble ; notre paix est faite avec vous.

D U V A L.

Ah, oui, la paix ; il nous faut exterminer, avant tout, cette vermine de rois coalisés.

L E B E A U.

Tu ne te tairas donc jamais. A t'entendre, si l'on ne te connoissoit pas, on te prendroit pour l'ange exterminateur, & tu n'es rien moins que tout cela. La paix est à désirer pour tous les honnêtes gens, pour ceux qui veulent le bien ; & comme la paix de notre pays (*En fixant les yeux sur Duval.*) te mettroit en guerre avec ta conscience, tu préfères avoir en tête des ennemis toujours moins forts que ça. (*En montrant son cœur.*)

L E B E A U.

J'ai bu un petit verre de France chez le fermier du petit poste, qui m'a dit que les hussards qui avoient relevé les pandours étoient de braves gens, & ceux qui ont cantonné ici il y a huit mois.

D U V A L.

Oh oui, de braves gens, qui n'ont pas le courage d'assommer leurs tyrans... des esclaves...

L E B E A U.

Allons donc, monsieur l'assommeur qui ne va jamais au feu, laisse à ceux qui nous gouvernent le soin de tout arranger, & tu verras que la Convention bien réunie, bien serrée, nous donnera la paix, le bon ordre, un bon gouvernement, une bonne petite république, bien organisée, dans laquelle tout le monde étant à sa place, tout le monde sera content. Sais-tu ce qui entrave notre marche ? les intrigans & les fots. Il faut les chasser tous. On nous a égarés : on nous a armés les uns contre les autres, deux ou trois mauvaises têtes

brûlées ont voulu tout incendier, & n'ont pas réussi.  
Allons, déjeûnons, & ça vaudra mieux.

PLUSIEURS DRAGONS.

Tu régaleras, j'espere.

L E B E A U.

Ah, volontiers; j'ai votre argent. Il faut attendre  
notre officier.

C H A R L E S.

Notre officier! il est, sans doute, avec mademoi-  
selle Ledol; elle est, ma foi, gentille. Quels yeux,  
quelle tournure! elle étoit faite pour naître en France.  
Il a l'air de l'aimer de bonne foi; & si je n'étois accou-  
tumé à le voir changer de femmes comme de chevaux,  
je croirois qu'il auroit pour cette jolie prussienne un at-  
tachement honnête.

D U V A L.

Oh, oui, honnête; pas si bête que de se marier.

L E B E A U.

Il pourroit trouver plus mal.

D U V A L.

Et mieux aussi.

L E B E A U.

Oh, toi, tu n'es jamais de l'avis des autres. Allons  
appeller le papa Ledol; qu'il nous passe ici de son petit  
vin, & de son gros jambon. Eh, voilà la Céleste. Com-  
ment se portent vos charmes?

### S C E N E III.

Les Précédens, Mlle LEDOL.

**J**E me porte assez bien. (*Au Brigadier avec vivacité.*)  
Ah! Mr. le Brigadier, est-ce vrai que ce ne sont plus  
les pandours qui occupent le petit village?

LE



LE BRIGADIER.

Très-vrai, mademoiselle, ce sont des huffards profi-  
fiens.

LA DEMOISELLE.

Savez-vous le nom du régiment?

LE BRIGADIER.

Ma foi, non.

LA DEMOISELLE.

Comment sont-ils habillés?

LE BRIGADIER.

En rouge, bonnet noir.

LA DEMOISELLE.

Vous êtes bien sûr?

LE BRIGADIER.

Bien sûr.

LA DEMOISELLE, vivement.

Cela me fait bien du plaisir.

LE BEAU.

Quelle vivacité! quel feu! quelle expression! Mademoiselle connoît sans doute quelqu'un de ces messieurs?

LA DEMOISELLE.

Beaucoup; si ce sont ceux qui sont cantonné ici il y a huit mois.

LE BEAU.

Notre officier ne vient pas.

LA DEMOISELLE.

Il est monté à cheval pour se rendre près de votre colonel, qui lui a mandé qu'il avoit une nouvelle intéressante à lui communiquer.

LE BEAU.

En attendant, il faut déjeuner; c'est moi qui paie avec l'argent de ces messieurs. Si mademoiselle veut nous faire préparer quelque chose, elle nous obligera.

LA DEMOISELLE.

Je vais le dire à la fille.

LEBEAU.

Vous affaïsonnez si bien tout ce que vous faites.

LA DEMOISELLE.

Je ne vous ai jamais rien refusé de tout ce que j'ai pu faire; mais pour cet instant, il me faut aller à la ferme voisine.

DUVAL.

Savoir des nouvelles des hussards, sans doute?

LA DEMOISELLE.

Quand cela seroit?

LEBEAU.

Cela seroit bien; on aime toujours à savoir des nouvelles de ses amis, & mademoiselle en aura par-tout où il se trouvera des connoisseurs. Mais que dira le capitaine?

LA DEMOISELLE.

Ce qu'il dira? Ne suis-je pas ma maîtresse? Peut-il m'empêcher d'aller où j'ai besoin? Il m'estime trop, & je me respecte assez pour ne laisser voltiger aucun nuage sur ma conduite.

LEBEAU.

Ah! la Céleste est piquée; elle prend de l'humeur: c'est vilain, la veille d'un mariage.

LA DEMOISELLE.

Je n'ai point d'humeur; monsieur le capitaine a l'aveu de mon père, le mien; il sera mon époux, peut-être.

LEBEAU.

Décidément; vous allez faire une fin ensemble. Eh bien, nous danserons.

LE BRIGADIER.

Il est bien étourdi; bien fou; mais il a un bon cœur & de la bravoure.

LA DEMOISELLE

Adieu, messieurs ; à tantôt.

LEBEAU.

Oh, vous viendrez déjeuner.

LA DEMOISELLE.

Je ne vous promets pas. Adieu.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS.

LEBEAU.

ELLE est charmante, d'honneur.

DUVAL.

Ça seroit bien dommage qu'un lourdaud de prussien eût une femme sensible. Si jamais un hussard à moustaches appliquoit sa laide figure sur un aussi joli minois, il me sembleroit, moi, voir un satyre collé sur une nymphe.

LEBEAU.

Ah! de l'esprit; allons, tu commences à t'humaniser. Je ne fais si je me trompe, moi; mais je crois que cette arrivée des hussards amenera de grands évènements, & qui ne seront point à l'avantage du capitaine. Je parie ce que l'on voudra, que la Céleste a un amoureux hussard. Parbleu, cela seroit plaisant, & voilà tout de suite le cannevas d'une comédie. Tout est prêt pour le mariage; il va se conclure; voilà un amant qui arrive comme une bombe, dérange tout, éconduit le dragon. Ce sera une page de plus dans le roman du capitaine. Ah, le voilà!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS.

SERVILLI.

**B**ONNE nouvelle, mes amis; bonnes pour les honnêtes gens. Notre paix est signée entre notre République & la Prusse; & d'une puissance, les autres s'exécuteront de même; & monsieur Pitt & la Cateau du nord en seront pour leurs frais, & paieront encore les nôtres.

LEBEAU:

Vive la République!

T O U S.

Et la Convention!

D U V A L.

La nouvelle est-elle bien sûre?

SERVILLI.

Officielle. Je suis chargé de la proclamer aux postes ennemis.

LEBEAU,

Je vous accompagnerai.

SERVILLI.

Si c'est ton tour à marcher, volontiers.

LE BRIGADIER.

Qui.

SERVILLI.

Allons, bridons & partons.

LEBEAU.

Ah! un instant, il faut déjeuner, provisoirement.

SERVILLI.

D'accord, j'ai faim, & tandis que le déjeuner s'ap-

prêtera, je vais donner la nouvelle au papa Ledol & à la Demoiselle.

L E B E A U.

Ah çà, vous l'aimez donc ?

S E R V I L L I.

Beaucoup.

L E B E A U.

Bah, c'est tout comme ailleurs encore, une amourette.

S E R V I L L I.

Non, ma foi, c'est bien un amour tout'entier, & j'espère que dans quelques jours...

L E B E A U.

Un instant, il y a quelque chose en l'air. Vous savez que les pandours n'occupent plus le petit poste, ils ont été relevés par des huffards.

S E R V I L L I.

Eh bien ?

L E B E A U.

Que ces huffards sont ceux qui étoient cantonnés ici il y a huit mois, que la Demoiselle a un amoureux dans ce régiment. Je parie, moi, & je crains de gagner, que c'est dans ce corps arrivé aujourd'hui, que se trouvera votre rival heureux.

S E R V I L L I.

Quand cela seroit, les choses sont trop avancées avec le pere de Dol, avec'elle-même, pour rompre : d'ailleurs, je fais bien qu'elle a eu dans ce régiment, si toutefois c'est celui-là, une inclination, mais on a eu des nouvelles certaines de la mort du monsieur.

L E B E A U.

Vous n'êtes pas marié.

S E R V I L L I.

Non.

LE BEAU.

Eh bien, mon capitaine, ne comptons point sur le mariage que le lendemain des noces, encore n'est-on sûr de rien.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS.

LE PÈRE DE DOL.

**M**ONSIEUR, le déjeuner est prêt.

SERVILLI.

Bonne nouvelle, papa, vous allez être bientôt, peut être ce soir, débarrassé de nous.

LE PÈRE.

Vous ne nous avez jamais gêné, capitaine, & je n'ai qu'à me louer...

DUVAL.

Oui, mais vous aimez mieux voir les prussiens que nous.

CHARLES.

Cela est naturel.

LE PÈRE.

Les prussiens ici.

SERVILLI.

Oui, les prussiens ici, dans votre ferme. Nous évacuons votre territoire, ils vont reprendre leurs possessions. La paix est signée avec votre pays.

LE PÈRE.

La paix avec mon pays : Ah, mon cher capitaine, je ne verrai donc plus mon canton le théâtre d'une guerre aussi injuste que cruelle. Je puis donc vous embrasser aujourd'hui comme un frere, un ami, & bientôt comme un gendre.

S E R V I L L I.

sur le  
est-ou

—

Votre fils, votre gendre; ah, oui, ce sera l'olive de la paix à la main que je recevrai celle de votre fille. Cette fête, ce bonheur où j'aspire ne sera point troublé par le bruit affreux des trompettes guerrières. Je pourrai me livrer avec sécurité à toute ma félicité. Votre fille m'a parlé & vous aussi, je crois, d'un officier hussard de la garde, qui ne lui étoit pas indifférent.

L E P E R E.

Oui.

S E R V I L L I.

enté,

Eh bien, c'est que ces hussards ont relevé ce matin les pandours, & qu'ils sont là, il seroit possible, car tout l'est, ... que l'amoureux...

L E P E R E.

& p

Nous avons eu malheureusement des nouvelles de la mort.

L E B E A U.

Ca commence à s'embrouiller. Cela est fort bon; mais déjeuner seroit encore meilleur. Je ne suis pas amoureux, moi; je m'embarrasse fort peu des hussards.

L E P E R E.

-Tout est prêt.

( Pendant la fin de cette scene, on apperçoit la demoiselle qui cherche à n'être pas vue. )

## S C E N E VII.

Mademoiselle L E D O L seule.

éte  
vité

BON, ils entrent à la maison; je puis rester un instant ici, faire appeler mon père & le capitaine, & leur montrer mon ame toute entière. Comme je souffre! quelle nouvelle je viens d'apprendre! Creutzer est ici à deux cents pas. Il commande le détachement de son régiment. Il a envoyé savoir de mes nouvelles, il m'a

donné des fiennes. Il vit encore, il respire pour m'aimer, Je ressens que mon cœur est toujours pour lui, & que le sien reprendra tous ses droits. Mais le capitaine... mais mon pere.... Ah! Creutzer... la situation est pénible... Comment faire? ... Je vais aller... Quelle idée! faire des malheureux... désespérer mon pere... le capitaine... allumer son courroux, me déshonorer à mes yeux... aux siens; non jamais. Servilli est français, brave homme. Je vais lui parler, lui peindre ma situation. S'il faut qu'il soit mon époux, s'il faut tenir mes sermens, je les tiendrai tous. Je saurai étouffer mon amour pour Creutzer, & jamais mon époux n'aura à se plaindre.

## SCENE VIII.

Mlle. LEDOL, CHARLES.

CHARLES.

MADemoisELLE, j'allois voir après vous.

Mlle. LEDOL.

Ah! mon cher Charles, rendez-moi un service important.

CHARLES.

Que voulez-vous? parlez.

Mlle. LEDOL.

Dites à mon pere qu'il vienne un instant ici.

CHARLES.

J'y cours.

Mlle. LEDOL.

Un instant, petit étourdi; qu'on ne s'aperçoive de rien, qu'il s'échappe un instant.

CHARLES.

J'y cours.

SCENE



SCENE IX.

Mademoiselle LEDOL.

**O**UI, je lui dirai tout; je verserai mes chagrins dans son cœur, il les partagera; il essuiera mes larmes, il me consolera. Ah, capitaine!... ah, Creutzer!... que de maux je souffre pour vous!... Cruelle guerre... barbare acharnement d'une poignée de brigands contre un peuple libre, & qui veut toujours l'être! Ah, mon pere!

SCENE X.

LE PERE, Mademoiselle LEDOL.

LE PERE.

**Q**UE me veux-tu donc, mon enfant? Pourquoi ne pas entrer? quel mystere? tu te trouble... tu crains de parler... qu'est-il arrivé?... le signal du meurtre est-il encore donné? Servilli m'auroit-il trompé?

LA DEMOISELLE.

Vous tromper... Servilli?

LE PERE.

Parle.

LA DEMOISELLE.

Vous avez vu naître mes premières amours; Creutzer fut mon amant, Creutzer ne vous déplut pas; il devoit être mon époux si la guerre...

LE PERE.

Creutzer, sans doute, étoit digne de toi.

LA DEMOISELLE.

Il l'est encore, il vit encore pour m'aimer; il est ici.

C

LE PÈRE.

Ici ?

LA DEMOISELLE.

Oui, à deux cents pas.

LE PÈRE.

Tant mieux.

LA DEMOISELLE.

Je tremble, moi. Si dans la découverte que font les dragons le matin, une action alloit s'engager; si l'on en venoit aux mains; si la mort se promenoit sur les deux partis; si Creutzer; ... si le capitaine... Ah, mon pere! sentez-vous l'horreur de cette situation ?

LE PÈRE.

Rassure-toi, ma fille, la paix

LA DEMOISELLE.

A fui loin de mon cœur.

LE PÈRE.

Quoi, ma fille, tu pleures ?

LA DEMOISELLE.

Ah, mon pere ! cruels humains ! rois plus barbares encore !

LE PÈRE.

Ecoute-moi. La paix est signée entre nous & la République Française.

LA DEMOISELLE.

Signée ?

LE PÈRE.

Oui, signée.

LA DEMOISELLE.

Je respire. Plus de haine, plus d'esprit de parti, plus de sang. De la fraternité, de l'amitié : la paix, la liberté, la douce confiance. Mon amant m'est rendu. Servilli est français. Ce nom donne l'idée d'un homme

d'honneur, d'une ame grande & généreuse. Oui, mon pere, il saura tout de moi, de votre fille; je serai digne de tous. Je lui dirai : Servilli, j'aimois avant de vous avoir vu. J'ai cru mon amour éteint, quand il n'étoit qu'étouffé. Toi seul as régné sur mon ame, tant que j'ai cru ne pouvoir aimer que toi. L'amant que je pleurois, l'amant que tu m'avois fait oublier, Creutzer m'est rendu. Il est ici. Oui, mon pere... je veux... que si Servilli m'aime.

## S C E N E X I.

Les Précédens, S E R V I L L I.

*(On sonne à cheval; les Dragons passent précepitamment sur le théâtre.)*

S E R V I L L I.

AH! mademoiselle, que vous vous êtes fait attendre! & dans quel moment? dans un moment où pour toujours vous allez être à moi. Ah, monsieur! ah, mon pere! vous vous troublez.

L A D E M O I S E L L E.

Ah, capitaine!

S E R V I L L I.

Eh bien, quoi, mademoiselle, quelle froideur... quel accueil... vous que j'aime... vous qui m'avez promis...

L A D E M O I S E L L E.

D'être sincere, & je le serai.

S E R V I L L I.

Je compte sur vos sermens, mademoiselle.

L A D E M O I S E L L E.

Je les tiendrai tous.

S E R V I L L I.

Si quelqu'un...

L A D E M O I S E L L E.

Vous n'avez de rival que l'honneur, & vous lui céderiez tout.

S E R V I L L I.

Expliquez-vous. Tout perdre pour vous, excepté ce même honneur que vous invoquez.

L A D E M O I S E L L E.

Calmez-vous.

S E R V I L L I.

On m'a parlé d'huffard, d'attachement.

L A D E M O I S E L L E.

Je vous en ai parlé moi-même.

S E R V I L L I.

Eh bien ?

L E P E R E.

Mon enfant, monfieur.

L A D E M O I S E L L E.

Mon amant eft ici, l'officier de huffard.

S E R V I L L I.

Votre époux eft ici; Servilli, fon amour, tout fon être.

L A D E M O I S E L L E.

Je ne vous tromperai jamais.

S E R V I L L I.

Si je pouvois le foupçonner!

---

SCENE XII.

Les Mêmes, CHARLES.

CHARLES.

CAPITAINE, nous sommes à cheval, on vous attend.

SERVILLI.

J'y vais.

---

SCENE XIII.

LE PERE, LA DEMOISELLE.

SERVILLI.

JE me rends au poste ennemi. Je vais lui porter la parole de paix... Je vous quitte un instant... pour un seul instant ; puis je reviens dans vos bras pour ne vous quitter jamais.

---

SCENE XIV.

LE PERE, LA DEMOISELLE.

LE PERE.

QUELLE étourderie, ma fille.

LA DEMOISELLE.

Et vous aussi, mon pere, un aveu sincere une étourderie, l'expression du sentiment une étourderie : aimez-vous mieux que je le trompasse. Rentrons, j'entends du bruit. J'ai besoin d'être seule avec mon pere. Ah, Servilli!... Ah, Creutzer!...

## SCENE XV.

SERVILLI, CREUTZER.

Dragons &amp; Hussards.

SERVILLI.

**J**E suis fâché, monsieur, que vous m'ayez prévenu.

CREUTZER.

En pareille occasion, monsieur, on se pique de zèle, & point du tout de politesse. Vous voudrez bien donner ordre à vos troupes de cesser toute hostilité. Mon maître a traité avec votre Représentation Nationale : le sang ne coulera plus ; la paix, l'amitié va régner parmi nous.

SERVILLI.

Oui, monsieur, amis, & pour toujours. La guerre, & une guerre juste avoit armé mon bras. Si j'ai un ennemi de moins à combattre, j'aurai un ami de plus à défendre : pour toujours vous serez le mien.

CREUTZER.

Ah, monsieur!

SERVILLI.

Les François ne sont pas ce que vous les croyez. Le fiel des plus sacrilèges calomnies ne va jamais jusqu'à eux. Ils ont pu malheureusement être égarés un instant ; le regne des méchans est passé. L'horizon de la liberté n'est plus voilé par un crêpe sanglant ; tout s'épure autour de nous ; la mort ne plane plus sur nos têtes ; le peuple est éveillé, il restera debout. Les hommes sont tous nés bons. Le mal est plus difficile à faire que le bien. Nous voulons tous des lois ; plus de sang, plus de sang, embrassons-nous.

T O U S.

Vive la République, vive la Convention!

S E R V I L L I.

Vous resterez avec nous, nous dînerons ensemble ; nous porterons quelques fantés ; j'attends mon colonel, c'est un brave, & il vous tiendra tête. Je vais vous présenter aussi à ma charmante hôtesse ; je vais l'épouser ; vous serez de la noce ; si vous voyiez Jacqueline, si vous voyiez mademoiselle Ledol.

C R E U T Z E R.

Ledol, dites-vous.

S E R V I L L I.

Oui.

C R E U T Z E R.

Elle respire encore ?

S E R V I L L I.

Oui, & pour m'aimer.

C R E U T Z E R.

Vous allez être son époux ?

L E B E A U, *à part.*

Voilà le roman qui touche à sa fin.

S E R V I L L I.

Vous connoissez beaucoup mon hôtesse ?

C R E U T Z E R.

Dans des temps plus heureux, j'osois espérer...

S E R V I L L I.

Ledol devoit être

C R E U T Z E R.

Mon épouse. Son pere...

SCENE XVI.

Les Mêmes, LE PERE.

CREUTZER.

AH! monsieur, c'est vous!

LE PERE.

C'est vous, Creutzer! vous que j'ai cru mort. Ah; mon fils! Pardonnez, capitaine, je l'ai toujours chéri comme un fils.

SERVILLI.

Vous fûtes aimé de Dol.

CREUTZER.

Elle ne sortit jamais de là. (*montrant son cœur.*)

SERVILLI.

Affreuse découverte!

LEBEAU.

Je vous l'avois bien dit, capitaine.

SERVILLI *aux Dragons.*

Mes amis, éloignez-vous un instant. (*Les dragons sortent.*) Mon pere, écoutez-moi; amis, demeurez, j'ai besoin de vous, de vos consolations: ne m'abandonnez pas dans l'état où je suis. Ah, Creutzer! quel mal vous me faites là. Ah, Céleste!

CREUTZER.

Expliquez-vous, mon ami, mon camarade.

SERVILLI.

Vous venez de m'enlever le seul bien qui m'attachoit à la vie.

CREUTZER.

Il n'est pas perdu pour vous; Ledol a promis...

SERVILLI



S E R V I L L I.

Elle ne doit rien tenir : souffririez-vous qu'un autre la possédât ?

C R E U T Z E R.

Je...

S E R V I L L I.

Vous héfitez, vous ne la méritez pas.

C R E U T Z E R.

Je la disputerois.

S E R V I L L I.

La disputer. C'est faire tort à nous trois. Ah, mon pere ! Ah, monsieur ! Ecoutez. Vous êtes bien sûr du cœur de Jacqueline ?

C R E U T Z E R.

Elle a quelquefois répondu à mon amour.

S E R V I L L I.

Vous l'aimez ?

C R E U T Z E R.

Pour toujours elle me sera chere.

S E R V I L L I.

Moi, je ne l'oublierai jamais. Ce cœur, qu'elle a rendu à la vertu, brûlera toujours pour elle. Je vous demande une grace, mon pere : rentrez ; dites à votre fille de venir un instant ici. Vous, mon ami, cachez-vous derriere cette haie.

C R E U T Z E R.

Volontiers. Quel homme ! Attendons.

## SCENE XVII.

SERVILLI *seul.*

**A**LLONS, mon cœur, point de foiblesse; dissimulons un instant : il s'agit du bonheur de quatre personnes ; ne négligeons rien pour l'assurer. Si Creutzer est aimé, si seul il peut rendre Jacqueline heureuse, je saurai immoler mon amour. La voici.

## SCENE XVIII.

SERVILLI, LA DEMOISELLE.

LA DEMOISELLE.

**C**APITAINE, mon pere...

SERVILLI.

Vous aura sans doute dit le motif qui me fait vous demander un entretien. Vous connoissez mes sentimens. Le jour qui va nous unir n'est pas éloigné. Nous voilà bientôt, & pour toujours, l'un à l'autre. Vous allez pour toujours fixer ce cœur que vous avez rendu honnête. Mais, céleste femme, le vôtre est-il, sera-t-il toujours à moi? Suivra-t-il le don de votre main?

LA DEMOISELLE.

Ecoutez, capitaine, je tiendrai tout ce que j'ai promis : je dois être à vous. Vous me parlez de serment, vous avez l'aveu de mon pere, je souscris à tout. Vous dire que cet hymen seroit mon bonheur, je trahirois mon cœur, vous jurer...

SERVILLI.

Que vous n'aimez que moi...

LA DEMOISELLE.

Me croiriez-vous capable...

SERVILLI.

Ce matin j'aurois pu le croire : l'officier qui commande le poste huffard...

LA DEMOISELLE.

Eh bien !

SERVILLI.

Votre amant de l'enfance auroit pu retarder , rompre même notre union ; mais je me suis informé de tout , & le lien qui l'unit.

LA DEMOISELLE.

Creutzer est marié ?

SERVILLI.

On l'affure.

LA DEMOISELLE.

Il a pu m'oublier ?

SERVILLI.

J'ai tout lieu de le croire.

LA DEMOISELLE.

Je vous promets...

SERVILLI.

D'être à moi ?

LA DEMOISELLE.

Non.

SERVILLI.

Comment ?

LA DEMOISELLE.

J'aimois Creutzer , je le croyois mort , il respire , il vit pour une autre ; je ne serai jamais à vous.

S E R V I L L I .

Quoi, mademoiselle? vous refusez...

L A D E M O I S E L L E .

D'être à vous, capitaine, vous serez toujours là,  
toujours vous me ferez cher, mais...

---

S C E N E X I X .

Les Précédens, L E P E R E .

L A D E M O I S E L L E .

**A**H, mon pere! je retrouve Creutzer, il respire, il vit pour une autre.

L E P E R E .

Creutzer

S E R V I L L I .

Est marié.

L E P E R E .

Cette nouvelle est

S E R V I L L I .

Vraie. Je le fais d'un officier ennemi qui est venu en parlementaire près de moi, & qui m'a assuré...

L A D E M O I S E L L E .

Eh bien, monsieur, je compte sur votre honnêteté: rendez-moi mes sermens, respectez ma douleur... Ah, mon pere!

L E P E R E .

( Pendant cette scene, il se fait un jeu muet avec le Prussien. qui s'avance lentement au signal que le Français lui fait. )

Monsieur, voyez sa situation.

LA DEMOISELLE.

Embrassez votre fille.

SERVILLI.

Embrassez votre époux.

LA DEMOISELLE.

Creutzer.

CREUTZER.

Ledol... Ah, monsieur!... Ah, Français!... Quel est donc votre empire. Vous triomphez par les armes, vous subjuguez nos cœurs.

SERVILLI.

J'ai fait mon devoir; oui, mon camarade, mon ami; reprenez le cœur de Ledol. Que dis-je? recevez-le de son père, d'elle-même.

CREUTZER.

Ah, monsieur! que de générosité!

SERVILLI.

C'est de la justice, mon cher; on vous a cru mort; vous êtes rendu à la vie, à l'amour: ne m'oubliez jamais.

LEBEAU.

Je vous l'avois bien dit, mon capitaine: la différence qu'il y aura, c'est que monsieur eût dansé à votre noce, & que nous danserons à la sienne. Allons, mes amis, vive la joie.

UN PRUSSIEN.

Mais vous êtes des gens inconcevables; vous vous battez en chantant. Toutes les façons vous sont égales: comment, diable, faites-vous donc?

L E B E A U.

Je vais vous dire cela en chantant.

## C O U P L E T S.

A I R : *Des portraits à la mode.*

Du temps des rois tous les Français rampans,  
 Alloient au feu pour la cause des grands,  
 Et ne faisoient la guerre qu'au printemps;

C'étoit la vieille méthode :

Mais à présent on est plus entêté  
 Que de l'honneur, que de l'égalité,  
 Et dans l'hiver on retrouve l'été,

Voilà la campagne à la mode.

## L E P R U S S I E N.

C'est très-bien, mon camarade, vous faites aussi des  
 sieges à la française.

L E B E A U.

Demandez à mon petit camarade, qui étoit canonnier  
 à la batterie de la Convention sous Maestricht.

## C H A R L E S.

Du temps des rois, des bataillons nombreux  
 Devant le fort, le fort le moins fameux,  
 Restoient campés un mois & même deux;

C'étoit la vieille méthode :

Mais sur Maestricht & son château vanté,  
 Le pavillon de notre liberté

Malgré de Hesse en vingt jours a flotté :

Voilà les sieges à la mode.

## L E H U S S A R D P R U S S I E N.

Ma foi, messieurs, tout est surprenant chez vous;  
 l'avancement est très-rapide aussi.

L E B E A U.

J'espere bien que dans peu, -si la Maison d'Autriche  
ne s'humilie pas, notre capitaine fera général, & bon  
général.

S E R V I L L I.

Je ferai toujours mon devoir.

Du temps des rois, celui qui dans l'état  
Avoit le moins ménagé le soldat,  
Obtenoit tout, même un généralat;

C'étoit la vieille méthode :

Mais à présent c'est un autre moyen,  
Il ne faut plus qu'être un bon citoyen;  
Et Pichegru, pour tout homme de bien,  
Est le général à la mode.

L E B E A U.

Mademoiselle voudra bien aussi nous chanter un cou-  
plet.

L A D E M O I S E L L E.

Volontiers, & sur l'air : *Des bonnes gens.*

L E P R U S S I E N.

Oui, l'air des bonnes gens; nous finirons par le de-  
venir tous.

L A D E M O I S E L L E.

Avec vous de la guerre  
Les étendarts sont pliés,  
Et bientôt l'aigle altière  
Viendra ramper à vos pieds.  
Piémontois, Anglois & Russe,  
Vos efforts n'y feront rien;  
Il vous faudra, comme en Prusse,  
Devenir bon citoyen.

## D U V A L.

OUI, bientôt, je l'affure,  
 Plus de meurtres, mais des lois,  
 Et bientôt la nature  
 Saura reprendre ses droits;  
 Mais il faut dans cette affaire  
 Que chacun mette du sien,  
 Pour ne trouver sur la terre  
 Qu'un grand peuple citoyen.

## C R E U T Z E R.

LA France dut sa gloire  
 Au courage des guerriers;  
 Aux champs de la victoire  
 Comme eux marchons les premiers:  
 Animés du même zèle,  
 Ils feront notre soutien;  
 Jamais un guerrier fidele  
 Ne fut mauvais citoyen.

S E R V I L L I, *au public.*

Ce feroit mal-adresse,  
 Si l'Auteur s'étoit flatté,  
 D'aller, pour cette Piece,  
 Droit à l'immortalité:  
 Vous plaire, fut son envie,  
 Il n'est encor sûr de rien;  
 Mais sa gloire & son envie,  
 C'est d'être bon citoyen.